

BACCALAURÉAT TECHNOLOGIQUE

SESSION 2020

FRANÇAIS

ÉPREUVE ANTICIPÉE

Durée de l'épreuve : 4 heures

Coefficient : 5

L'usage de la calculatrice et du dictionnaire n'est pas autorisé.

Dès que ce sujet vous est remis, assurez-vous qu'il est complet.

Ce sujet comporte 8 pages, numérotées de 1/8 à 8/8.

Vous traiterez au choix, l'un des deux sujets suivants :

Objet d'étude : la poésie du XIXe siècle au XXe siècle

1- Commentaire de texte (20 points)

Léopold Sédar Senghor, « Femme noire », *Chants d'ombre*, 1945.

Femme nue, femme noire
Vêtue de ta couleur qui est vie, de ta forme qui est beauté !
J'ai grandi à ton ombre ; la douceur de tes mains bandait
mes yeux.
Et voilà qu'au cœur de l'Été et de Midi, je te découvre,
Terre promise, du haut d'un haut col calciné
Et ta beauté me foudroie en plein cœur, comme l'éclair
d'un aigle.

5

Femme nue, femme obscure
Fruit mûr à la chair ferme, sombres extases du vin noir,
bouche qui fais lyrique ma bouche
Savane aux horizons purs, savane qui frémit aux caresses
ferventes du Vent d'Est
Tamtam sculpté, tamtam tendu qui gronde sous les doigts
du vainqueur
Ta voix grave de contralto est le chant spirituel de l'Aimée.

10

Femme nue, femme obscure
Huile que ne ride nul souffle, huile calme aux flancs de
l'athlète, aux flancs des princes du Mali
Gazelle aux attaches célestes, les perles sont étoiles sur
la nuit de ta peau
Délices des jeux de l'esprit, les reflets de l'or rouge sur ta
peau qui se moire
A l'ombre de ta chevelure, s'éclaire mon angoisse aux
soleils prochains de tes yeux.

15

Femme nue, femme noire
Je chante ta beauté qui passe, forme que je fixe dans l'Éternel
Avant que le Destin jaloux ne te réduise en cendres pour
nourrir les racines de la vie.

Vous proposerez un commentaire du poème « *Femme noire* » de Léopold Sédar Senghor. Vous pourrez vous appuyer sur le parcours de lecture suivant :

- la célébration lyrique de la beauté féminine,
- une vision de la majesté de l'Afrique et de sa culture.

2- Contraction de texte (10 points) et essai (10 points)

Objet d'étude : la littérature d'idées du XVI^e siècle au XVIII^e siècle

Le candidat traite, compte tenu de l'œuvre et du parcours étudiés durant l'année, l'un des trois sujets suivants :

A - Œuvre : Montaigne, *Essais*, « Des Cannibales », I, 31 - Parcours : Notre Monde vient d'en trouver un autre.

Philippe Descola, *La Composition des mondes. Entretiens avec Pierre Charbonnier*, 2014.

5 Ce que notre planète a de singulier, c'est que des centaines de millions d'années d'évolution ont rendu possible une prolifération de formes de vie, de modes d'être, de types d'interactions absolument prodigieuses. Et dans une minuscule partie de cette très longue évolution apparaît l'histoire des sociétés humaines, qui nous semble déjà très longue et d'une grande richesse aussi. S'il y a quelque chose d'admirable et d'infiniment précieux dans ce qui est peut-être l'exception de l'univers qu'est la Terre, c'est précisément cela : c'est d'avoir été le support et la condition de cette multiplicité de formes d'existence non humaine et humaine. S'il y a donc une valeur à défendre en soi, c'est-à-dire une valeur absolument normative et détachée de toute fonction utilitaire, une valeur unique parce que ce à quoi elle s'attache n'existe peut-être nulle part ailleurs et s'est révélé fragile, c'est bien celle de la diversité dans toutes les expressions où elle peut se manifester : diversité des organismes, diversité des environnements et des paysages, diversité des modes de vie, des manières de faire et de communiquer, des manières de produire et de raconter, des manières de s'agréger et même de se détruire. La composition des mondes, et le rôle sans pareil qu'y jouent les humains, c'est aussi cela : à partir de la diversité des éléments offerts à leur perception et à leur entendement, ils ont, en combinant ces éléments d'une myriade de façons, encore augmenté la diversité que les premiers hominidés avaient trouvée. Et ils l'ont augmentée, non pas avec la culture vue comme une greffe chatoyante s'opposant aux phénomènes naturels, mais par un flux d'innovations de toutes sortes qui sont autant de prolongements de plus en plus raffinés des dispositions de notre nature humaine, elle-même en perpétuelle évolution. Bref, ils ont instauré un mode d'être proprement humain en diffractant le puzzle initial de la diversité, constituant ainsi un kaléidoscope¹ encore plus complexe de valeurs, d'institutions, de normes, de techniques et d'images, mais aussi de processus incontrôlables agissant en retour contre cela même qu'ils ont contribué à enrichir.

On a eu tendance trop souvent à défendre la diversité pour l'avantage qu'elle procure du point de vue de la perpétuation de la vie : la biodiversité serait indispensable à préserver, dit-on, puisque les milliers d'espèces animales et végétales qui disparaissent sont peut-être la source de molécules qui permettraient des percées thérapeutiques, qui fourniraient des sources d'énergie ou des matériaux nouveaux, qui dépollueraient l'environnement ou qui auraient des vertus alimentaires remarquables. L'extinction de ces espèces serait autant d'occasions perdues pour faciliter la vie des humains. Mais c'est, là encore, traiter la nature comme une simple ressource, pourvoyeuse de produits et de services, une sorte de supermarché d'autant plus attrayant que ses rayons sont garnis d'une plus grande variété de produits, et qu'il faudrait protéger contre le vandalisme afin de continuer à jouir de ce qu'il nous permet de consommer. Je ne nie pas que des organismes non humains pourraient avoir pour nous une grande utilité potentielle et je ne méconnaiss pas non plus le rôle de plus en plus manifeste que joue l'érosion de la

¹ Un kaléidoscope : objet cylindrique creux, composé de plusieurs miroirs permettant de réfléchir la lumière et de produire des images colorées variées.

40 biodiversité sur la productivité primaire des écosystèmes et, in fine, dans le renforcement
des effets catastrophiques du réchauffement climatique. Mais il me semble que tous ces
arguments utilitaristes, que l'on peut employer à l'occasion de façon tactique contre les
formes les plus agressives de dégradation environnementale, ne doivent néanmoins pas
occuper une place exclusive, comme c'est souvent le cas. Ce que nous devons défendre,
45 c'est ce à quoi nous tenons vraiment, c'est-à-dire la diversité comme une valeur en soi,
parce que vivre dans un monde où les formes de vie, les formes de pensée, les langues,
les façons de se relier au monde, varient infiniment, est une source de joie et un défi pour
la paresse de l'esprit, parce que cette diversité-là nous apporte la surprise et
l'émerveillement, la possibilité de faire de notre vie une succession de petits bonheurs
suspendus aux fils du hasard. Un monde monotone et monochrome, sans imprévu ni
50 rencontres improbables, sans rien de nouveau pour accrocher l'œil, l'oreille ou la curiosité,
un monde sans diversité est un cauchemar. Je ne peux m'empêcher de penser que la
diminution de la diversité dans les manières de produire dont la standardisation industrielle
du début de XXe siècle est responsable a constitué l'un des ferments des régimes
totalitaires, modèles par excellence du rejet de la diversité et de l'uniformisation des
55 consciences et des modes d'être. Chaplin l'avait compris lorsqu'il enchaîna Le Dictateur
après Les Temps modernes !

Et cette critique de l'utilitarisme vaut aussi pour la diversité culturelle. Sa valeur ne tient
pas seulement au fait que, comme on le dit justement, chaque culture est un trésor de
savoirs, une expérience originale de vie collective qui peut être source d'inspiration ; et
60 qu'avec la disparition de l'une d'entre elles, de sa langue, de ses coutumes, de ses
institutions, c'est une partie de la richesse du monde qui est amputée, une manière de le
composer dont la recette aura disparu. Le maintien de la diversité culturelle, au-delà de la
dimension patrimoniale qui nous pousse à accumuler les témoignages sur la variété des
usages et des œuvres en espérant ainsi atténuer quelque peu le chagrin que ne manquera
65 pas de nous causer leur inéluctable perte de signification, au-delà du mot d'ordre promu
par les organisations internationales qui voient dans la conjugaison œcuménique² des
diversités le meilleur terreau d'une paix perpétuelle, ce maintien possède aussi un sens
absolu, normatif. Car exister, pour un humain, c'est différer³.

(995 mots)

Vous résumerez ce texte en 249 mots. Une tolérance de +/- 10 % est admise : votre travail
comptera au moins 224 et au plus 274 mots. Vous placerez un repère dans votre travail
tous les 50 mots et indiquerez à la fin de la contraction le nombre de mots qu'elle comporte.

Essai

*Quelles sont selon vous les raisons de défendre une réelle diversité, à la fois naturelle et
culturelle ?*

Vous développerez de manière organisée votre réponse à cette question, en prenant appui
sur le chapitre « Des Cannibales » des *Essais* de Montaigne, sur le texte de l'exercice de
la contraction et sur ceux que vous avez étudiés dans l'année dans le cadre de l'objet
d'étude « La littérature d'idées du XVIe siècle au XVIIIe siècle ». Vous pourrez aussi faire
appel à vos lectures et à votre culture personnelle.

² Œcuménique : qui concerne l'ensemble. Terme généralement utilisé dans le domaine religieux pour
désigner le rapprochement et le dialogue entre des croyances différentes.

³ Différer : être différent.

B - Œuvre : Jean de La Fontaine, *Fables* (livres VII à IX) - Parcours : Imagination et pensée au XVIIe siècle.

Roland Lehoucq, « Peut-on parler de science grâce à la fiction », *Revue Bibliothèque(s)*, n°69, Juillet 2013.

Les voies d'accès à la culture scientifique sont nombreuses et diverses : enseignement scolaire bien sûr, livres et magazines de vulgarisation, émissions de radio et, plus rarement, de télévision, musées scientifiques et techniques, centres et associations de diffusion de la culture scientifique. Grâce à ces sources, nous construisons, lentement, nos représentations scientifiques du monde. Mais on oublie souvent que celles-ci sont aussi élaborées à partir des œuvres de fiction.

La fiction scientifique, que l'on nomma d'abord « merveilleux scientifique » puis science-fiction, s'est largement nourrie des découvertes des savants et fut longtemps un lieu privilégié de leur diffusion. [...] La vulgarisation scientifique avait déjà emprunté la forme de la fiction. Ainsi, le Russe Konstantin Tsiolkovski, l'un des pères fondateurs de l'astronautique moderne, utilisa la fiction scientifique dans deux romans, *Rêves de la Terre et du Ciel* (1895) et *Au-delà de la Terre* (1920) pour faire connaître ses idées sur la conquête de l'espace. Aujourd'hui, cinéma et bande dessinée sont les grands pourvoyeurs d'images spectaculaires, les développements de l'informatique ayant permis, pour le premier, de produire des images de synthèse de plus en plus « réalistes ». Bien sûr, nul n'est dupe et l'on se doute bien que, en général, les détails technico-scientifiques des œuvres de science-fiction outrepassent, parfois largement, notre compréhension scientifique et nos capacités techniques actuelles. Après une période idyllique¹, science et science-fiction semblent désormais séparées [...]

Il me semble opportun de retisser leurs liens originels. Depuis déjà quelques années, je soutiens que ces mondes imaginaires permettent de parler de science, en abordant à la fois ses connaissances et ses méthodes. Le premier intérêt des supports fictionnels est leur originalité. Elle permet d'attirer un public ordinairement peu enclin à l'apprentissage des sciences, notamment parmi les adolescents. Si ces derniers constituent un public difficile à capter, c'est qu'ils ont bien souvent une attitude consumériste² vis-à-vis des nombreuses sollicitations qu'ils subissent (télévision, jeux vidéo, cinéma, téléphone portable, tribu, etc.). La science est en concurrence avec de rudes compétiteurs et utiliser les références culturelles de ces jeunes gens permet de les « accrocher » plus facilement. Ces supports permettent aussi d'attacher les sciences, trop souvent placées hors de la culture, à des œuvres populaires connues d'un large public. Ce vécu commun permettra ensuite d'élaborer plus facilement autour des questions que posent ces œuvres. En avançant masquée (ce que l'on peut regretter), la science s'insère alors naturellement dans la sphère culturelle. Le deuxième intérêt de cette démarche est qu'elle initie un questionnement : est-il possible de déduire les lois de ces mondes imaginaires ? Sont-elles compatibles avec celles de notre monde ? Que nous manque-t-il pour réaliser les exploits qui nous sont présentés ? Il s'agit alors de tracer un chemin pour aller de ce que nous savons à ce que nous aimerions savoir, de ce que nous pouvons faire à ce que nous rêvons de faire. Cela indique clairement que rêve et imagination sont aussi des moteurs de la recherche et de la découverte scientifique. Ce questionnement conduit naturellement à mener une enquête où la science se révèle être un formidable outil d'investigation : où est le Temple du Soleil dans lequel Tintin et ses amis faillirent périr sur un bûcher ? Quelle est la taille de l'Étoile de la Mort de la saga *Star Wars* ? Comment Superman doit-il être réellement constitué pour disposer des pouvoirs qu'on lui prête ? Autant de questions auxquelles il est possible d'apporter des réponses raisonnables fondées sur l'analyse scientifique de ces œuvres. Cette enquête permet de montrer sur un cas concret comment un scientifique s'y prend pour aborder un problème nouveau, souvent

¹ Période idyllique : période de relations heureuses.

² Consumériste : attitude qui consiste à consommer à outrance.

45 mal posé. Elle conduit naturellement à discuter de questions plus philosophiques : est-il
légitime d'utiliser notre physique³ pour comprendre ces mondes imaginaires, comme l'univers
de *Star Wars* ? Après tout, l'aventure se passe « Il y a très longtemps, dans une très lointaine
galaxie... ». Et concernant Superman, les lois de sa planète d'origine sont-elles forcément
les mêmes que les nôtres ? Enfin, cette démarche permet de se livrer à un travail sur le
50 langage. Quels mots utilisent les œuvres de fiction ? Leurs phrases ont-elles un sens
scientifique ? Ou ne sont-elles que des suites de mots sans queue ni tête, uniquement
destinées à donner un « goût » de science sans en être vraiment ? Qu'est-ce qui différencie
le langage scientifique du langage quotidien ? Ces questions posent le problème du sens des
55 mots utilisés par les scientifiques et indiquent qu'il est probablement vain de comprendre la
science si l'on ne comprend pas la langue qu'elle utilise. La science, comme la littérature, est
d'abord une façon de penser, d'utiliser les mots, de faire usage de la langue : traduire des
sentiments ou transcrire des équations avec des mots pose les mêmes questions. La
science-fiction participe aussi de l'enrichissement du langage. Ainsi, le néologisme «
60 astronautique » fut inventé en 1928 par l'écrivain belge Joseph-Henry Rosny aîné, auteur de
nombreux récits de merveilleux scientifique (dont le fameux *La guerre du feu*). Le « robot »
fait son apparition en 1921 dans la pièce *R.U.R. (Rossum's Universal Robot)* du Tchéque
Karel Čapek dans laquelle une firme fabrique des automates capables de remplacer les
ouvriers. Plus contemporain, le préfixe « cyber- » que les médias servent à toutes les sauces
(cybercafé, cyberculture, cyberspace, cybernaute et même cybersexe) est lancé au début
65 des années 1980 par un collectif d'écrivains américains regroupés dans la mouvance dite
cyberpunk. Et que dire des mots « hyperespace », « mutant », « androïde » « cyborg » et «
téléportation » ?

Pour conclure, que répondre à ceux qui reprochent à la discussion scientifique d'une
œuvre de fiction d'en ôter la part de rêve ? Tout simplement que le rêve ne se nourrit pas
70 d'ignorance et que les littératures de l'imaginaire n'ont pas disparu au prétexte que la science
a progressé. En science, il y a aussi de la place pour la spéculation⁴. C'est même un terrain
de jeu indispensable où les scientifiques poussent les théories dans leurs retranchements,
élaborent des idées nouvelles, parfois folles, et font pleinement usage de leur imaginaire.
D'ailleurs, certaines idées de physique théorique ne dépareraient⁵ pas dans un ouvrage de
75 science-fiction tant leur étrangeté les place loin de nos représentations communes. C'est
précisément là que se fournit la fiction, à l'endroit où les idées fourmillent, où les scientifiques
jouent eux aussi au jeu du « Et si... ? ».

(1040 mots)

Vous résumerez ce texte en 260 mots. Une tolérance de +/- 10 % est admise : votre travail
comptera au moins 234 et au plus 286 mots. Vous placerez un repère dans votre travail tous
les 50 mots et indiquerez à la fin de la contraction le nombre de mots qu'elle comporte.

Essai

*Pourquoi les œuvres d'imagination ont-elles encore toute leur place dans un monde fortement
gagné par le développement de la science et des techniques ?*

Vous développerez de manière organisée votre réponse à cette question, en prenant appui
sur les livres VII à IX des *Fables* de La Fontaine, sur le texte de l'exercice de la contraction
et sur ceux que vous avez étudiés dans l'année dans le cadre de l'objet d'étude « La littérature
d'idées du XVI^e au XVIII^e siècle ». Vous pourrez aussi faire appel à vos lectures et à votre
culture personnelle.

³ Notre physique : notre science physique actuelle.

⁴ Spéculation : réflexion, rêve.

⁵ Ne dépareraient pas : ne seraient pas décalées.

C - Œuvre : Voltaire, *L'Ingénu* - Parcours : Voltaire, esprit des Lumières.

Antoine Lilti, *L'héritage des Lumières. Ambivalences de la modernité*, 2019.

Pour certains, les Lumières désignent un ensemble de valeurs et de concepts : la liberté d'expression, la supériorité de la raison et de l'esprit critique sur la foi et la tradition, la tolérance religieuse, une vision optimiste des progrès de la science. Si ces valeurs ont connu un essor particulier dans l'Europe du XVIII^e siècle, elles débordent ce contexte singulier. Leur portée universelle explique que l'on puisse régulièrement appeler à les défendre, à les renouveler, à combattre en leur nom – nul ne songerait, à l'inverse, à se battre pour la Renaissance, pour le Romantisme ou pour la Belle Epoque, quelle que soit la nostalgie que l'on est en droit d'éprouver pour ces périodes. Assez logiquement, des historiens de la philosophie ont d'ailleurs étendu la périodisation des Lumières vers l'amont, bien avant l'Encyclopédie, pour caractériser la supériorité de la raison contre la foi. Maïmonide serait, par exemple, le représentant des « Lumières juives » du Moyen Âge, Averroès celui des Lumières arabes du XII^e siècle. En aval, on peut développer l'hypothèse de Lumières chinoises au début du XX^e siècle ou souhaiter l'émergence d'un « Islam des Lumières ».

Pour d'autres, en revanche, les Lumières ne se réduisent pas à une lutte intemporelle de la raison contre la foi, du progrès contre la tradition. Elles ne peuvent être comprises qu'au regard des transformations historiques qui ont affecté les sociétés d'Europe de l'Ouest au XVIII^e siècle : la crise des monarchies absolues, les progrès des sciences et des techniques, les débuts de la révolution industrielle et, surtout, l'essor de la consommation, le développement de la culture imprimée, le grand commerce international. De ce point de vue, les Lumières sont profondément inscrites dans leur époque, au point de devenir l'époque elle-même. On parlera alors de l'Europe des Lumières, de la France des Lumières, de l'Atlantique des Lumières.

En dépit de tout ce qui les distingue, et parfois les oppose, ces deux conceptions ne peuvent s'émanciper totalement l'une de l'autre. Les Lumières, en tant que concept philosophique, sont profondément inscrites dans leur contexte historique. Toutes les tentatives faites pour en généraliser la signification et les enjeux n'ont jamais réussi à effacer leur enracinement dans l'histoire européenne du XVIII^e siècle. Cela, sans doute, tient au fait que les premiers philosophes qui ont cherché à les définir, Kant¹ et surtout Hegel, y ont vu un moment particulier de l'histoire humaine. Même Ernst Cassirer, pourtant peu suspect d'historicisme² excessif, circonscrit son maître livre sur la Philosophie des Lumières aux auteurs du XVIII^e siècle.

À l'inverse, comme catégorie historique, les Lumières continuent de véhiculer un héritage philosophique et politique à défendre ou à contester, bien plus que toute autre période (à l'exception peut-être de la Révolution française, qui lui est d'ailleurs associée, notamment dans l'historiographie française). En 1962, Alphonse Dupront commençait son cours en Sorbonne sur les Lumières par ces mots : « Nous sommes des fils de l'«intelligentsia» française de la seconde moitié du XVIII^e siècle. [...] [Le] plus important, dans cette proximité temporelle de descendance, c'est une continuité directe, qui fait que ce XVIII^e siècle est encore parmi nous, et travaille en nous. » On ne saurait mieux dire : parler des « Lumières » pour désigner le XVIII^e siècle, c'est reconnaître cette présence persistante, revendiquer une filiation, réclamer un héritage intellectuel. Plus récemment, Tzvetan Todorov affirmait que l'esprit des Lumières était universel, quoique les Lumières elles-mêmes appartenissent au passé : « Nous sommes tous les enfants des Lumières, même quand nous les attaquons. » Antony Pagden, à son tour, ouvre sa synthèse au

¹ Kant, Hegel, Cassirer : philosophes allemands.

² Historicisme : doctrine qui affirme que les courants de pensée ou les valeurs d'une société sont liés à un contexte historique.

titre explicite, *The Enlightenment and Why it Still Matters*³, en rappelant que l'héritage des Lumières reste un trait essentiel de la pensée moderne : « Si nous nous considérons comme modernes, si nous sommes progressistes, tolérants et généralement ouverts d'esprit [...], alors nous tendons à nous penser comme éclairés. » Ni l'un ni l'autre ne dissimulait son objectif : défendre les Lumières, comme idéal à la fois philosophique et politique, face aux nouveaux défis qui leur étaient lancés.

De façon encore plus explicite, une grande exposition organisée en 2006 à la Bibliothèque nationale de France s'intitulait « Lumières ! Un héritage pour demain ». Ses organisateurs ne dissimulaient pas qu'elle visait à trouver dans le XVIII^e siècle des raisons d'espérer après le 11 septembre 2001. Le « spectacle de ce monde encore enfumé par l'effondrement des tours » avait fait resurgir les combats du XVIII^e siècle et imposait de « rendre aux Lumières leur pleine vertu de force et d'inspiration ». Les documents présentés dans l'exposition étaient certes un héritage, mais un héritage actif, à même de produire des effets politiques et moraux salutaires, à condition de ne pas demeurer de simples objets d'étude, mais de libérer leur pouvoir spirituel : « Tout le propos de ces trésors du XVIII^e siècle ici rassemblés est de rappeler le socle intellectuel et moral qu'il nous a légué, de rajeunir la réflexion critique et, enfin, de faire sortir du champ de l'érudition ces documents prestigieux en les offrant à l'examen de notre temps, pour la lucidité et pour l'action. »

Toute la question est là : si les documents du XVIII^e siècle sont réputés porter en eux une vertu politique et morale, quel est le rôle de la recherche historique ? Il serait vain de critiquer cette rhétorique du « trésor » au nom des règles de l'objectivité historique ou d'une hygiène méthodologique. Ce serait manquer le point essentiel : les « Lumières », par construction, sont un concept philosophique et politique, la façon dont nous désignons le récit des origines de la modernité européenne en l'inscrivant dans les transformations culturelles du XVIII^e siècle. D'emblée, la définition des Lumières a été un enjeu politique et polémique, un héritage à combattre ou à revendiquer. Leurs adversaires n'ont eu de cesse de les dénoncer, tandis que les révolutionnaires les dotaient d'une cohérence rétrospective.

(1000 mots)

Vous résumerez ce texte en 250 mots. Une tolérance de +/- 10 % est admise : votre travail comptera au moins 225 et au plus 275 mots. Vous placerez un repère dans votre travail tous les 50 mots et indiquerez à la fin de la contraction le nombre de mots qu'elle comporte.

Essai

« *Nous sommes tous les enfants des Lumières* » (l.48-49), qu'en pensez-vous ?

Vous développerez de manière organisée votre réponse à cette question, en prenant appui sur *L'Ingénu* de Voltaire, sur le texte de l'exercice de la contraction et sur ceux que vous avez étudiés dans l'année dans le cadre de l'objet d'étude « La littérature d'idées du XVI^e siècle au XVIII^e siècle ». Vous pourrez aussi faire appel à vos lectures et à votre culture personnelle.

³ *The Enlightenment and Why it Still Matters* : les Lumières : pourquoi elles comptent encore aujourd'hui.